

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

■ MICHEL CRÉPU ■

D imanche

Mort de Bernard Frank. Je rouvre ses livres au hasard, *la Panoplie littéraire, Un siècle débordé, Solde* (1), je cherche une phrase à citer, qui pourrait servir d'emblème pour le reste, je ne la trouve pas. On croirait parfois, et puis non. Comme cette phrase qui a été beaucoup citée et qui a l'air du mime Marceau, si loin de Frank, dans sa velléité poétique, et qui est pourtant de lui. Il y est question d'une étoile que l'écrivain doit attraper, quelque chose dans ce genre... Le bonhomme Frank, le geste de la main ramenant quelque chose devant le visage, se protégeant vaguement. Ses pelotes de phrases, embrouillaminis ultralucides, il laissait tout traîner, on se prenait les pieds, c'était étonnant de précision dans le négligé. Dans *France observateur*, on est en 1958, il parle d'un livre d'Henri Guillemin, *Cette curieuse guerre de 70* que j'ai lu au printemps dernier, grâce aux bacs soldés de Gallimard, boulevard Raspail : eh bien il n'y a pas moyen de savoir ce qu'il en pense, la pelote roule, les fils s'embrouillent, il dissèque, s'insurge, finalement admire, mais pour se dédire sans se désavouer, etc. Il écrit cette phrase qui n'a l'air de rien : « Enfin un livre d'histoire sans blanc. » Et c'est pourtant tout Guillemin qui est là, son alacrité, sa vitesse, l'oralité de cette phrase si gourmande de percer le Tartuffe, d'en exhiber le vieux linge sale qu'on voulait dissimuler. Mais citer cette phrase, à quoi bon ? Il conclut l'article : « Je vous ai dit de vous méfier, je vous ai dit d'admirer. » C'est assez clair, finalement. Avec ça, on peut aller partout.

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

Il y avait chez Frank une révolusion élégante, inavouée mais réelle, pour l'enthousiasme. Je dirais volontiers que chez lui, l'enthousiasmé était un homme de mauvais goût. Il obligeait très souvent son lecteur à se poser la question sur ses emballements. J'aurais été curieux de le lire sur Littell, par exemple. Je veux dire : cela m'aurait amusé de voir son exquise mauvaise foi à la manœuvre avec un livre pareil (cela dit, il aurait pu aussi bien l'aimer sans ambages, comme il lui arrivait souvent de parler en bons termes de Soljenitsyne). Frank était un homme de goût qui n'allait jamais plus loin sur cette route, fréquentée seulement par des individus calmés, revenus de presque tout, ayant gardé dans ce presque une petite poire pour la soif : les bons polars, les bons récits de voyage écrits par des Anglais, les bons vins, les bonnes tables. Un épicurien inquiet et *cool* en même temps, tout à fait au courant du XX^e siècle, un événement de rare mauvais goût dans l'histoire de l'humanité. On a tout dit de son entrée en littérature via Sartre, puis la brouille, l'installation très rapide dans un quant à soi de chat désinvolte vis-à-vis des dettes, des corsets, de l'idéologie. Tout de même, quand on relit l'article « Grognaards et hussards » qui l'a lancé, on s'amuse de cet exercice politiquement incorrect au carré : l'ironie à l'endroit des petits « fascistes » qui se veulent légers et qui « doivent avoir Kant dans leurs bibliothèques imaginaires ». Réponse de gauche à la hussarde. Frank aura incarné cela à la perfection, et lui seul : une gauche politique de droite stylistique. On pourrait dire plus brutalement : dans son genre, le seul lettré de gauche à avoir su se servir d'un stylo – problème avec le roman, tout de même : ce ne sont pas *les Rats* qui nous font relever la nuit. Stratégie d'après guerre : ennui de se ranger derrière la bannière Sartre (le mensonge idéologique), ennui d'enfiler le costard à la Nimier (lourdeur de la désinvolture affichée). Sagan, comme réponse possible : l'évitement du lourd. On le voit bien aussi, dans *Un siècle débordé* et en mille autres endroits sur la question juive et celle de l'antisémitisme (pléonasme) : sa détestation évidente, instinctive, des grands bla-bla sur le sujet. Il n'est que de relire sa préface à l'édition Biblio-Livre de poche de *la Grande Peur des bien-pensants* de Bernanos, texte peu connu, pénétrant, juste voilà tout. Curieusement, un des rares textes de Frank aussi avoué : on voit qu'il aime Bernanos malgré tout et il le

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raïcu, Queiroz...

dit avec une netteté où perce une exaspération pour d'autres (la liste serait trop longue à citer), plus protégés, plus parcimonieux et attentifs à ne pas commettre de faux pas dans la carrière. Relue, on voit que cette préface s'adresse en réalité aux lecteurs de Morand – qui s'en étonnera ?

Suis-je triste de cette mort ? Oui, mais ce n'est pas grave. On s'aimait bien, à distance. Ses envois griffonnés, en diagonale, vers le coin haut de la page. Son affection quasi hebdomadaire pour la *Revue des Deux Mondes* – « ça sent bon, la vieille revue », dernier envoi au récit biographique de Henri-Hugues Lejeune (2), reçu l'avant-veille de sa mort. Frank, c'était encore comme si l'on pouvait composer un numéro de téléphone à la manière d'un Balzac 36 20 et ça répondait à l'autre bout du fil. Mettons que je suis triste en douceur, je pense que cet homme a sans doute réellement vécu de cette nonchalance où Montaigne se voyait bien mourir. En fait, peut-être que non, et alors ? Un esprit de conversation et non un esprit de construction. Le « sujet » ? On s'en fiche. Tout de suite, le plain-pied, n'importe où, n'importe comment. Et cette façon, qui reste à mes yeux toujours assez mystérieuse, de dire « vous », d'écrire en public. « Je ne sais pas si vous... », etc. Jamais de soliloque, ou plutôt un soliloque en public. La merveilleuse préface à *Mon siècle* qu'il faudrait citer intégralement : tout y est limpide, non embrouillé, on dirait que la main de protection a regardé l'autre écrire, ébahie.

Au cimetière, quelques jours plus tard. De crainte d'être en retard, j'arrive trop tôt. Le gardien auprès de qui je m'informe : « Monsieur Frank n'est pas encore arrivé. » « Très bien, j'attendrai. » Le rabbin a un accent anglais prononcé, il lit un extrait de l'Écclésiaste, puis un extrait de Péguy, un standard pour ce genre d'occasion (j'ai entendu ce texte à au moins trois enterrements différents). Douceur dans l'air, on est là un petit groupe, je rentre seul à Paris, en autobus.

Lundi

Jacques Brenner (3). Son journal. Deux volumes, séparés par quarante années d'intervalle. Dire que c'est un Léautaud triste est faire injure à Léautaud. Ce qui frappe le plus, à la lecture du

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

second volume, intitulé *la Cuisine des Prix*, c'est la disparition complète de tout amour pour la littérature. Tout va au chien. Au bout de cent cinquante pages, j'arrête, écoeuré. Sa bibliographie est plus longue que je croyais. Que des bons titres : *les Lumières de Paris*, *Amis de jeunesse*, etc. Aujourd'hui, plus personne n'oserait. Le bon titre est à un seul mot, anglais de préférence – j'aime beaucoup d'ailleurs : comme *Warm up* ou *Shooting*. Des chefs-d'œuvre. Alors bien sûr, le pauvre Brenner n'a plus qu'à aller se promener, avec son chien. *Shooting*, pensez.

J'ai repris ma lecture, entre deux vomissements. Voilà un homme qui est passé de la littérature au milieu littéraire. Claude Durand a ce bon mot : « C'est comme de passer des *Grandes espérances* aux *Illusions perdues*. » (À ceci près que Balzac en fait un roman.) Le propre du milieu est de croire qu'il est le milieu même, *l'anus mundi*. Que « les prix » sont le *terminus ad quem* de la chose, qu'il n'y a rien d'autre en dehors, etc. Brenner croyait à cela, ou plutôt, il en vivait, parce qu'il faut bien nourrir son chien. Et maintenant ? Aujourd'hui, l'affaire dérisoire du Fémina, l'expulsion de Madeleine Chapsal : amertume à ce spectacle (après tout, je l'ai eu, ce prix, pour Bossuet et je n'en étais pas peu fier et je le suis toujours), un chapitre de plus dans l'histoire interminable du milieu littéraire parisien. Au moins, au Décembre, nous n'avons pas connu une telle tragédie. Le prix est allé à Pierre Guyotat, dont j'achetais les livres quand j'étais étudiant. Je le lui ai dit, il a souri.

Complètement cessé de lire Brenner.

Jeudi

Départ pour Bucarest, invité par l'Institut français à l'occasion de la foire du livre, Gaudeamus. Je ne suis pas retourné là-bas depuis avril 1990, quatre mois après la chute de Ceausescu. À l'époque, on voyait partout des Roms errer dans les rues, balayer de vagues ordures, ou plutôt les fouiller. J'avais déambulé au hasard de ces rues décrépites, bordées de villas et de petits palais à la mode du Second Empire. Il y avait ce libraire extraordinaire, à qui j'avais acheté pour trois sous de vieux exemplaires de la NRF, un Fargue notamment, *Banalité*, qui avait survécu à tout. Je n'ai pas revu ce libraire, je n'ai guère eu le temps de le chercher. Ce

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

qui m'a frappé tout de suite ? La ville est toujours là, les villas, les palais, ces marquises qui pendent encore un peu plus, ces jardins dévastés où l'on devine encore une pergola, un bassin tandis qu'un jeune cul-de-jatte rom pousse sa planche à roulettes en tendant la main. Dans l'ancienne Union des écrivains, palais reconverti en restaurant, un gigantesque miroir reflète le néant d'une coupole d'où tombe à pic un lustre colossal. Pour éclairer quoi ? Il faudrait inventer une nouvelle catégorie métaphysique pour désigner cela, un au-delà de la mort et des spectres, plus loin, ailleurs que le révolu simple. Au temps du Conducator, on vivait dans ce monde d'outre-spectres et il n'y avait rien d'autre. Aujourd'hui, les fantômes sont toujours là, on les a seulement recouvert d'immenses pubs comme on en voit seulement à Times Square. L'un sur l'autre, tel que, sans solution de continuité. Le communisme sentait la soupe aux choux, l'après-communisme empeste le faux Chanel N° 5. Les demi-soldes de la mafia bucarestoise jouent le soir dans les casinos de la ville ; leurs esclaves les attendent sur le trottoir en jouant avec des téléphones qui serviront, quelque jour prochain, à de nouvelles exécutions. Pendant ce temps, les propriétaires, les vrais, sont à Las Vegas. X., avec qui je fais une longue promenade dans les rues du centre-ville, me dit : « Lorsque vous achetez quelque chose, ici, vous ne savez jamais à qui vous l'achetez. » Madame Dobelle, charmante, qui s'occupe des affaires économiques entre la France et la Roumanie, me dit que l'adhésion à l'Union européenne est une opportunité miraculeuse pour introduire un peu de règle dans cette voyouterie ambiante.

Samedi

À l'Institut français, où nous sommes conviés à entendre une lecture par Lorette Nobécourt et sa traductrice roumaine. Un jeune violoncelliste exécute quelques impromptus en intervalles, pour nous laisser le temps de digérer. Assis au fond, je repense tout à coup à Jean Mouton, qui assura la direction de l'Institut de 1939 à 1946, avec Paul Morand comme ambassadeur sur le dos. Combien de fois Jean me parla de ces sombres années, lorsque j'allais le voir dans son bel appartement de la rue des Saints-Pères ! Il marchait alors sur ses 90 ans, finissait de relire les épreuves de son *Journal de*

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

Roumanie (4) qui parut à L'Âge d'homme à peu près au même moment où l'on liquidait les Ceausescu par une nuit sans lune. Rentré à l'hôtel, je reste un long moment à penser à cet homme merveilleux (je parle de Jean Mouton, naturellement) qui était certain, une fois mort, de retrouver sa femme, Madge, morte avant lui.

Plus tard, la télévision diffuse une très ancienne version du *Casino Royale* de James Bond, film en noir et blanc, avec Peter Lorre dans le rôle du méchant. L'acteur qui joue James Bond m'est complètement inconnu. À vue de nez, je dirais un film de la fin des années trente. J'ignorais que Bond avait un ancêtre en dehors de Sean Connery.

Dîner ensuite chez l'ambassadeur Bolot où je ne puis m'empêcher d'imaginer Morand, dans sa gloire de l'époque. L'Institut était gaulliste sans le dire, lui non. Soupçonneux, questionneur, voulant savoir ce que c'était que cette histoire de soldat allemand déserteur, caché dans les locaux de l'Institut (il s'agissait d'un jeune Lorrain ayant échappé à son régiment devant Stalingrad) : Mouton raconte cela très bien dans son livre ; il raconte aussi une promenade avec Morand dans le parc du château de Pascani, où vivait la princesse Irène Cantacuzène, Morand lui disant à voix basse : « C'est Staline qui sera le grand vainqueur de la guerre. »

Encore plus tard, bien après la fin de la guerre, Morand demandera à Mouton de plaider en faveur de son retour à Paris. Morand était alors condamné à se promener tous les jours le long du Léman et il voulait être élu à l'Académie, rentrer à Paris, dormir avenue Charles-Floquet. Mouton écrira une gentille lettre, racontant comment il avait convaincu Morand de faire obtenir un passeport au pauvre troufion lorrain. Une bonne action de l'oncle Paul. Je revois encore la lettre de remerciement de Morand, qui fut élu à l'Académie, et que me montra Jean. Son *Bucarest* (5) est un chef-d'œuvre que je promets de relire sitôt rentré à Paris.

Lundi

Matinée studieuse à l'université, devant cinquante étudiantes roumaines spécialisées dans l'étude du XVIII^e siècle français. Je parle de la situation actuelle du roman français, compliquée, intéressante, repartant de zéro après avoir tout inventé, etc. Le profes-

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

seur de français est belge, passionné, cultivé, fumant cigarette sur cigarette. On finit par parler de Bossuet et Fénelon, tout ça... Je quitte Bucarest sur la vision de ce jeune professeur qui a l'air si seul. Dans les escaliers de la fac, les étudiants montent et descendent, aucun d'entre eux n'a de souvenir précis de l'époque communiste. Quand j'ai parlé de mon premier voyage, de mes raisons à la fois littéraires et politiques, ils m'écoutaient en silence. La Roumanie a été longtemps la fille aînée de la « francophonie ». Elle ne l'est plus. Là aussi, tout est à refaire. Mais comment ?

Mardi

En rentrant à Paris, pure coïncidence, j'apprends la mort de Lucian Raicu, écrivain, essayiste roumain dont j'avais lu autrefois un formidable essai sur Gogol. J'ai écrit quatre lignes sur ce livre, à l'occasion de la mort de Ionesco, il y a de cela maintenant au moins dix ans. Raicu vivait à Paris avec sa femme, dans un isolement complet. Un de ses amis, au téléphone, me dit que ces lignes furent les seules écrites au sujet de ce livre et au sujet de Raicu lui-même. Pour plus de trente années de vie d'émigré à Paris, c'est quand même peu. Brenner, en comparaison, a l'air d'un pacha au bain turc. Je n'ai jamais rencontré Raicu, ne lui ai jamais parlé. Je vais au Père-Lachaise pour l'incinération. Atmosphère de salle de gare où plusieurs familles qui n'ont rien à voir attendent pour les mêmes funèbres raisons. Machine à café, portes des toilettes qui battent sans cesse, brouhaha de jour de grève de la SNCF ; la veuve de Raicu est là, on me la présente, petite femme élégante, me remerciant d'être venu, etc. Elle me montre une photo : je découvre, pour la première et la dernière fois, le visage de cet homme dont je n'aurais même pas été une vague relation. Tête vigoureuse, regard noir perçant, causticité physique évidente. Enfin, un petit croque-mort noyé dans son costume gris nous invite à le suivre. On descend dans la salle où est le cercueil ; l'ambassadeur dit un mot d'où il ressort que Raicu était un rude morceau à qui on ne le faisait pas puis nous écoutons une sonate très lente. Le petit croque-mort déclare ensuite que si nous le voulons, nous pouvons nous approcher du cercueil pour témoigner de notre attachement au disparu. Je m'incline devant la boîte en songeant que je fais ce geste pour la plus grande gloire

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

de la littérature. Le petit croque-mort pousse ensuite le cercueil monté sur roulettes dans la pièce d'à côté, d'où il sera sans doute expédié aux flammes sans plus tarder. Il pousse son engin lentement, avec componction, et nous regardons cela dans un silence pétrifié. En sortant, il fait nuit, je vois la haute cheminée du crématorium comme un énorme doigt noir.

Mercredi

Retrouvé l'exemplaire de ce livre de Raicu sur Gogol, publié en 1992 aux éditions de L'Âge d'homme, où plus personne ne va, du fait des positions scandaleuses pro-Milosevic prises par son directeur, Vladimir Dimitrijevic, au temps de la guerre en ex-Yougoslavie. J'y suis allé l'autre jour, déguisé en gardien de musée, ayant au préalable bien vérifié que personne ne me voyait, pour acheter un volume du journal d'Amiel ; la jeune femme qui se trouvait là m'a dit que j'étais le premier être humain à pousser la porte depuis au moins trois ans. Ainsi va la vie parisienne.

Le livre de Raicu s'appelle *Avec Gogol* (6), il s'ouvre sur un extrait de Dostoïevski : « C'était alors courant dans la jeunesse : on se rencontrait à deux ou trois : – “Et si on lisait du Gogol, messieurs !” – on s'asseyait et on lisait, et le cas échéant toute la nuit. »

Je relis quelques pages au hasard, il est absolument certain que Raicu a passé plus d'une nuit avec ce cher Gogol. Il note que « n'être personne aux yeux des autres, pas plus qu'une mouche, telle est l'obsession gogolienne de la nullité ». Obsession qu'on retrouve dans tous les grands textes majeurs de la littérature de la fin du XIX^e et du XX^e siècle, de Dostoïevski à Beckett. Raicu suit le texte ligne à ligne, c'est épuisant et fou d'intelligence. Un taillis de digressions d'où il appert que l'auteur s'est donné tous les droits et surtout celui de prendre son temps et l'espace qui va avec. On pense si proposer la publication d'un tel ouvrage aujourd'hui a la moindre chance de voir le jour. Il me semble, à moi en tout cas, que cela valait bien quatre lignes.

Vendredi

Concernant mes lectures, il est clair que je suis actuellement flottant. L'essentiel du mois d'octobre ayant été consacré à

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

une minutieuse relecture de *Du côté de chez Swann*, je me trouve naturellement dans la situation d'un homme qui, ayant vécu quatre semaines au Grand Hôtel, doit songer à regagner sa cambuse.

Mais cette flottaison a en elle-même quelque chose de stable, qui m'amuse, me relance. Plusieurs ouvrages liés à Paris, d'un seul coup, là, au courrier, comme s'ils s'étaient donné rendez-vous : pèle mèle, les *Lettre de Paris* d'Eça de Queiroz, (7), les *Esquisses parisiennes* d'Henry James (même collection), *le Bourgeois de Paris* de Dostoïevski (Rivage). Un petit mot gentil de Colette Lambrichs m'indique qu'il est question de la *Revue des Deux Mondes* dans le volume Queiroz, un sombre « scandale d'amours et d'intrigue » pour reprendre les mots mêmes de Queiroz que je viens de lire avec délices. Borges disait de lui qu'il était « un des plus grands écrivains de tous les temps » ; ce romancier fut consul à Paris pour le Portugal de 1880 à 1897, d'où il envoyait ses observations épistolaires à la toute brésilienne *Gazeta de Noticias*. Il a l'air de s'être bien amusé ; la lettre où il est question de la *Revue* mériterait d'être citée *in extenso*, on me permettra d'en offrir ici les premières lignes, mais rien ne dit qu'au fil des mois, je n'en donne la version intégrale, *ad majorem litterae gloriam*. La voici donc :

« Je ne sais pas si vous connaissez l'affaire Buloz. (Le nom du directeur de la *Revue*, troisième du nom à l'époque (1893), François Buloz ayant été le fondateur en 1829.) Eh bien, c'est une affaire épouvantable. Il suffit de voir comment les journaux la reprennent quotidiennement et la sondent jusqu'aux plus petits recoins, annoncent son évolution, prédisent des solutions, font dépendre d'elle les destinées des belles lettres françaises. Il n'y a personne qui ne connaisse Buloz. Du moins, personne ne doit ignorer son nom dans ces deux mondes qu'il éclaire, tous les quinze jours, éduque et entretient par son illustre et célèbre *Revue*, car c'est bien de lui qu'il s'agit, de Buloz, le vrai Buloz, l'unique Buloz, le Buloz directeur de la *Revue des Deux Mondes* !

Que de souvenirs ce nom de Buloz fait remonter de notre jeunesse ! Il n'y en avait pas d'autre que nous prononcions avec une horreur plus joyeuse, parce qu'il représentait, pour notre groupe révolutionnaire et enthousiasmé par des formes nouvelles et audacieuses, tout ce qu'il y avait de plus conservateur et bourgeois dans la littérature. Sa *Revue des Deux Mondes* en entier, si sérieuse et pesante, nous semblait exhaler alors un horrible parfum de moisi et de lettres mortes. »

JOURNAL LITTÉRAIRE

Frank, Brenner, Mouton,
Morand, Raicu, Queiroz...

J'arrête ici provisoirement cette excavation, songeur à la pensée que si pour Queiroz, en 1893, le nom de la *Revue* lui faisait un peu l'effet d'une madeleine trempé dans du thé froid, que peut-il donc en être aujourd'hui, après plus d'un siècle. Je rencontre tous les jours des gens pour me dire que les volumes de la *Revue des Deux Mondes* figuraient dans la bibliothèque de leurs grands-parents : ils font référence à une époque antédiluvienne que le consul Queiroz ne pouvait même pas pressentir (et quelle tête ferait-il aujourd'hui) ? La Grande Guerre de 14-18 a passé là-dessus et toute la suite et la *Revue* est toujours là : cette pérennité a en elle-même quelque chose des vieux palais bucarestois que je viens de revoir. Mais, somme toute, le texte ne moisit jamais tout à fait à la manière des stucs d'anciennes salles de bal. On dirait qu'il remet régulièrement, de lui-même, les pendules à zéro.

1. Bernard Frank, *la Panoplie littéraire*, Flammarion, 1992, 243 p., 12,96 euros ; *Un siècle débordé*, Flammarion, 1992, 243 p., 12,96 euros ; *Solde*, Flammarion, 1992, 243 p., 12,96 euros.
2. Bernard Frank, Henri-Hugues Lejeune, *Un vieil ami : une biographie de Bernard Frank suivie de la réponse de l'intéressé*, Robert Laffont, 2006, 355 p., 21 euros.
3. Jacques Brenner, *Journal*, tomes I et V, Pauvert, 2006, 790 et 750 p., 35 euros chaque.
4. Jean Mouton, *Journal de Roumanie : 29 août 1939-19 mars 1946 : La I^{re} guerre mondiale vue de l'est*, L'Âge d'homme, 1991, 121 p. 15 euros.
5. Paul Morand, *Bucarest*, Plon, 1935, 296 p.
6. Lucian Raicu, *Avec Gogol, essai sur l'inconsistance*, L'Âge d'Homme, 1992, 281 p., 28 euros.
7. Eça de Queiroz, *Lettres de Paris*, inédit dans la collection « Minos » des éditions de La Différence, 2006, 245 p., 8 euros.